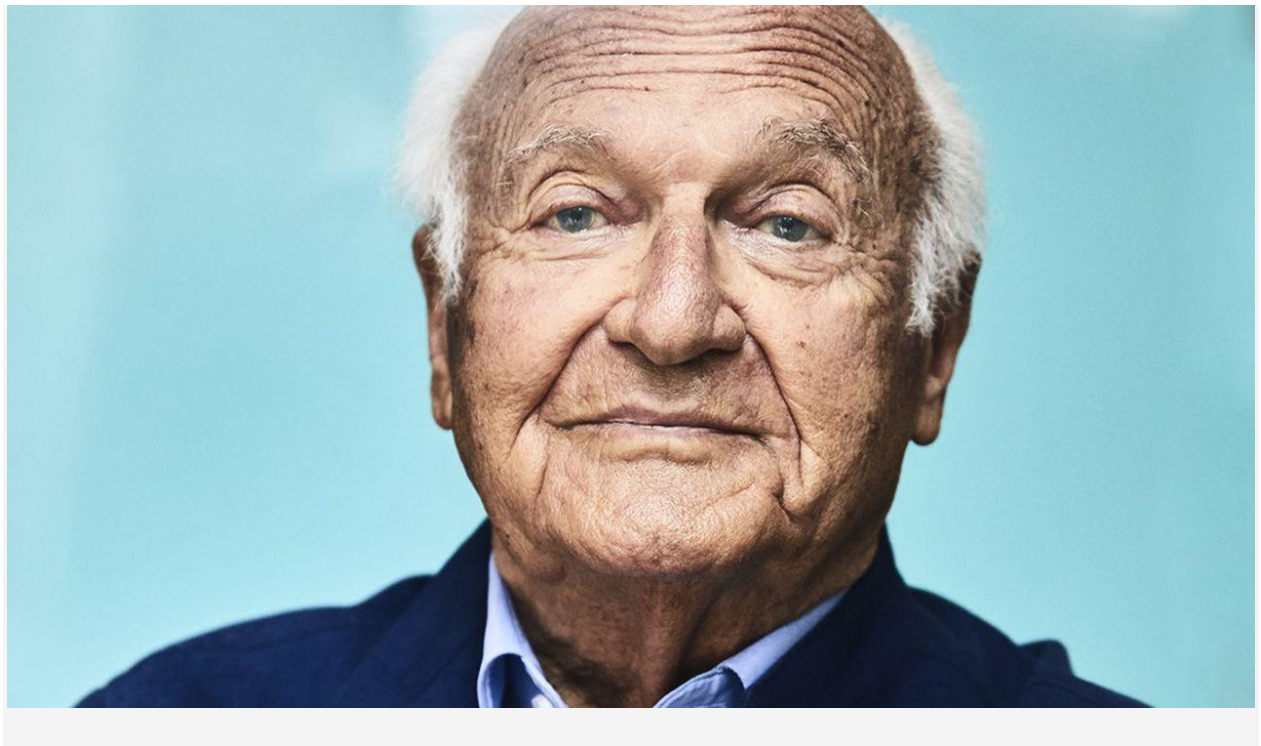


Les Echos

Quand les historiens racontent leurs propres histoires

Passé le cap des 80 ans, voire 90 ans, plusieurs des plus grands représentants de l'école historique française se penchent sur leur propre vie, à l'instar de Pierre Nora qui vient de publier un éblouissant « roman d'apprentissage », intitulé « Jeunesse ».



Pierre Nora, 89 ans, photographié le 10 Mars 2021 chez Gallimard, où il a créé la collection Bibliothèque des sciences humaines. (©Roberto Frankenberg pour Les Echos Week-end)

Par **Henri Gibier**

Publié le 19 mars 2021 à 17:00

Pierre Nora, Michel Winock, Paul Veyne, Jean-Noël Jeanneney : ce sont quelques-uns des rares survivants de la génération de nos grands historiens qui ont connu la Seconde Guerre mondiale. Derniers de ces piliers de l'après-guerre qui portèrent la discipline à des hauteurs reconnues et enviées par le monde entier, même si les noms cités n'appartinrent pas à la prestigieuse école des Annales, dominée par Fernand Braudel et Lucien Febvre - s'y opposant même pour certains d'entre eux. Octogénaires ou nonagénaires, ils ont tous ressenti le besoin, après avoir tant servi l'Histoire, de raconter leur histoire.

Devoir de transmission

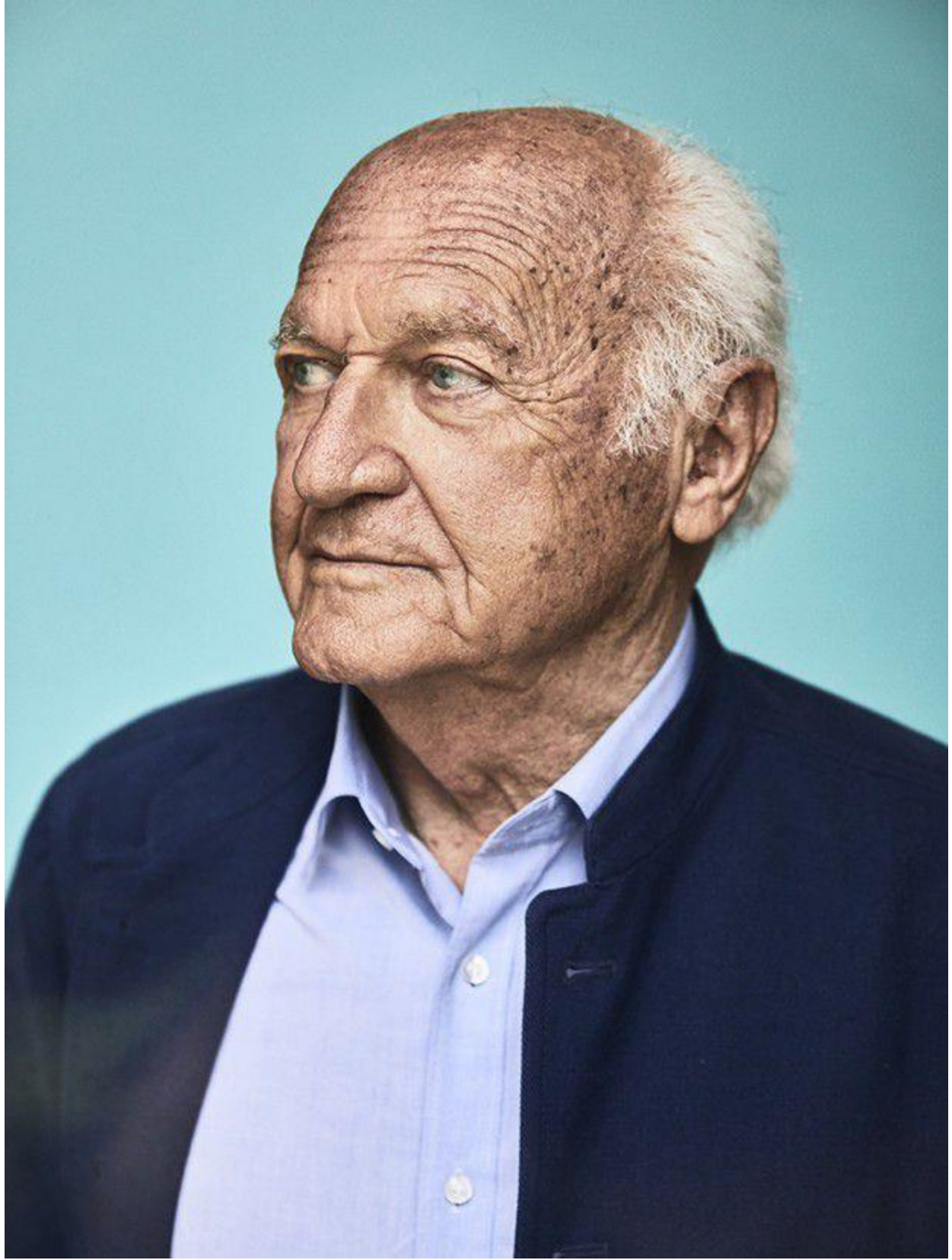
« Cela m'est apparu comme un devoir historique et familial de transmission que j'étais seul à pouvoir faire puisque j'étais historien et que j'avais atteint mes 90 ans », explique Pierre Nora, teint bronzé élégamment rehaussé par le bleu de sa veste de peintre, assis en pose jeune homme dans son petit bureau de Gallimard encombré de livres, où il poursuit son travail d'éditeur amorcé il y a près d'un demi-siècle.

Il vient de publier ces jours-ci d'éblouissants souvenirs, intitulés tout simplement « Jeunesse », qu'il a rédigés comme il le souligne lui-même, « *au galop* ». Et de fait, on est emporté dans son récit à la manière d'une cavalcade, allant de surprises en rebondissements : « *Il y a des historiens qui ont des vies et des historiens qui n'ont pas de vie* » observe, le regard plein de malice, le fondateur de la revue [« Le Débat »](#) quand on s'en étonne.

Exercice d'«ego histoire»

S'il a décidé, en septembre 2020, d'arrêter la publication de ce qui fut le reflet de la vie des idées pendant quarante ans, c'est notamment pour se consacrer à ce retour sur soi. Mais attention, ne surtout pas parler devant lui de Mémoires, le concepteur du monumental « Les Lieux de mémoire » (sept volumes chez Gallimard) estime plutôt en avoir découvert un de plus avec son propre personnage, à travers cet exercice d'« ego histoire ». « *Ma jeunesse a beaucoup pesé sur ma vie* », souligne-t-il, « *c'est un résumé de tous ces moments forts qui vous ont fait ce que vous êtes.* »

Que Nora évoque sa judéité, sa famille, sa guerre, sa première et fascinante expérience amoureuse, ses études ou ses amitiés, par la grâce d'une écriture puissante, l'ensemble est traversé d'un souffle romanesque qui justifie l'analogie faite par l'auteur lui-même avec un « roman d'apprentissage ».



L'historien Pierre Nora, 89 ans, photographié le 10 mars 2021 chez Gallimard© Roberto Frankenberg pour Les Echos Week-end

« *J'ai eu du mal à trouver les deux verrous : le début et la fin* », confesse l'historien, parlant à la manière d'un écrivain. L'ouvrage s'ouvre avec ce qu'il appelle « *la scène primitive et fondatrice* » : cette nuit de 1940 à Hendaye, où la grande famille juive du chirurgien Gaston Nora, chef du service d'urologie à l'hôpital Rothschild, s'apprête au terme d'un chaotique exode à franchir la frontière espagnole pour se mettre à l'abri des hordes nazies. Après une nuit entière passée dans les voitures, l'évidence s'impose : tous les enfants ne pourront pas passer, une consigne venant d'interdire aux plus de 18 ans de quitter le pays. Du coup, tout le monde restera.

J'ai eu du mal à trouver les deux verrous : le début et la fin

L'épisode revient à la mémoire de Pierre Nora quand il rencontre, lors d'une tournée de conférences, en 1970 sur le campus de Berkeley l'historien Roger Hahn qui se trouvait le même jour à Hendaye, juste une heure plus tôt, mais avait pu se réfugier en Espagne, alors que l'interdiction n'était pas encore tombée. « *Pendant qu'il parlait* », raconte-t-il, « *je regardais, comme dans un miroir, l'incarnation de ce qu'à une heure près je serais devenu : un professeur américain. Rien n'aurait été de ce que je vais raconter.* »

Histoire et contingence personnelle

Cette façon d'entamer ses souvenirs rappelle celle de Jean-Noël Jeanneney, historien à multiples facettes, ancien président de Radio France et deux fois ministre de François Mitterrand, qui a publié à l'été 2020 le premier tome de ses Mémoires, « *Le Rocher de Süsten* ». Le titre fait référence à un accident survenu un soir d'août 1960, lorsque l'auteur et ses camarades revenaient d'un voyage en Grèce : sur la route du col de Süsten, par un soir d'orage, un énorme rocher écrase la voiture qui précède la leur, tuant tous ses occupants.

« *Sur la part de contingence dans le destin des hommes, tout historien est conduit à s'interroger, remarque celui qui fut aussi président de la Bibliothèque nationale de France, et cela vaut aussi bien pour son propre itinéraire.* »

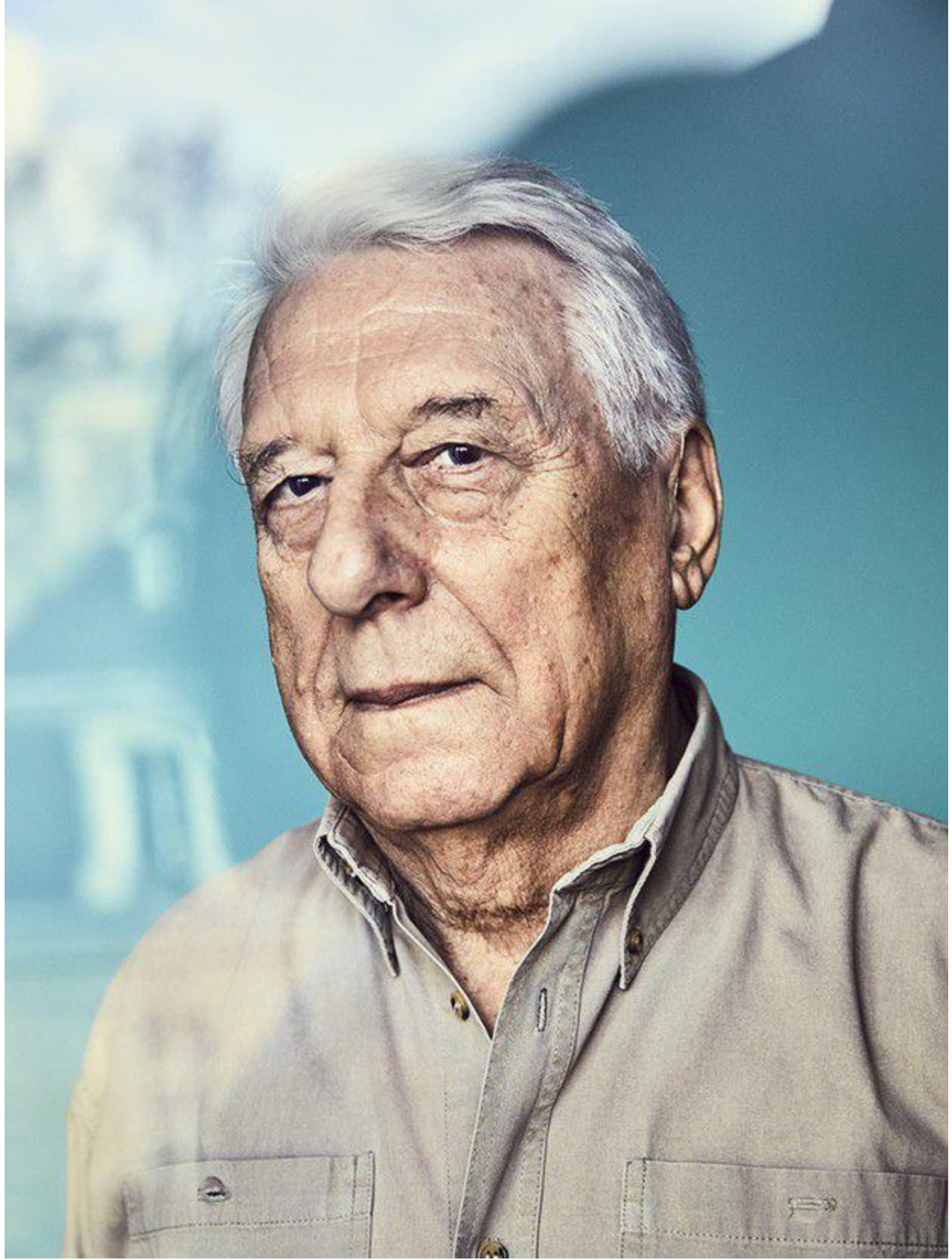
Historien fameux de la Grèce antique, Pierre Vidal-Naquet, aujourd'hui décédé, avait également commencé ses Mémoires par un événement traumatique : l'arrestation à Marseille par la Gestapo de ses deux parents, pendant qu'il était en train de rentrer de l'école ; déportés à Auschwitz, sa mère et son père n'en reviendront pas. « *L'histoire pour moi est née d'une réflexion sur la tragédie* », confie-t-il bien des années plus tard.

J'ai passé 80 ans, les gens de ma génération ont quelque chose à transmettre, car le monde qui m'a vu naître et grandir ne ressemble plus en rien à celui que nous vivons aujourd'hui

Michel Winock

Son ami Paul Veyne, le grand historien de la Rome antique, doit sa vocation à une circonstance beaucoup moins tragique : la découverte, à 8 ou 9 ans, près de Cavaillon, d'une pointe d'amphore romaine gisant à terre. « *Elle était tombée dans notre siècle comme tombe des cieux un aérolithe* », écrit-il dans ses souvenirs, publiés en 2014 sous le titre « *Et dans l'éternité je ne m'ennuierai pas* » (réédités cet hiver avec un florilège de ses oeuvres par la collection Bouquins), « *mais elle venait, non d'un autre monde, mais d'un monde aboli, dont je savais qu'il avait existé avant le nôtre.* »

Faire revivre un monde disparu, telle est encore la motivation qui a conduit Michel Winock, biographe à succès de Clemenceau, de Madame de Staël, de Flaubert, mais aussi de François Mitterrand et Charles de Gaulle, de revenir à l'automne 2020 sur ses jeunes années, dans « *Jours anciens* » chez Gallimard. « *J'ai passé 80 ans, les gens de ma génération ont quelque chose à transmettre, car le monde qui m'a vu naître et grandir ne ressemble plus en rien à celui que nous vivons aujourd'hui* », confie le mémorialiste, dont la haute silhouette et la voix de stentor ne manquaient pas de faire leur effet dans les amphis, désormais un peu à l'étroit dans son antre de la rue de l'Université où s'empilent les livres.



Michel Winock, 84 ans (à Paris, le 9 mars), spécialiste de l'histoire contemporaine. Directeur éditorial au Seuil, il est à l'origine, en 1978, du mensuel «L'Histoire». ©Roberto Frankenberg pour Les Echos Week-end

Le sien décrit une France des années 1950 qui discrédite les discours trop souvent entendus du « c'était mieux avant ». Coexistent encore une école populaire, avec le certificat d'études pour aboutissement, et la bourgeoise, celle des lycées fréquentés seulement par 6 à 7 % d'une classe d'âge, contre plus de 80 % de nos jours. « *Je fais partie des 930 nouveau-nés sur 1.000 qui ont survécu à leur première année d'existence* », note Michel Winock : il décrit un logement familial en 1952 qu'on considérerait aujourd'hui comme un taudis, « *sans eau chaude, ni vécés intérieurs, ni salle de douche ou de bains* ».

Issu d'un milieu modeste, il devra chercher très vite un travail, dans une société dénommée la Compagnie du Niger, au risque de passer à côté d'une belle carrière universitaire. Rien à voir avec l'univers évoqué par Pierre Nora, que son frère aîné Simon, brillant haut fonctionnaire mendésiste, « *mit en avant dans le Paris qu'il fréquentait* », avant de lui confier l'éducation de son petit dernier, Olivier, devenu le PDG des éditions Grasset. Avec un sourire, à l'évocation de ces itinéraires si différents, Winock renvoie à la célèbre distinction faite par Albert Thibaudet entre « *les boursiers et les héritiers* ».

Le passé repensé

Opposition toutefois réductrice ici, car elle ne fait pas justice aux passionnants récits dans le récit qui confèrent une réelle valeur littéraire à l'essai autobiographique de Nora. Incroyable figure du père, Juif qui, pendant la Première Guerre mondiale, sauva la vie et fut longtemps ami de Xavier Vallat, farouche antisémite devenu commissaire général aux Questions juives. « *Il paraît néanmoins certain que pendant la durée de son mandat, il protégea mon père et le prévint de certaines rafles* », rapporte le narrateur.

Et puis, personnage auquel l'historien avait pensé consacrer un livre entier, il y a Marthe, son premier amour, une des nombreuses conquêtes du poète René Char, sa « *princesse malgache* » que le Nora mandarin des lettres reverra, à l'épilogue d'une vie mouvementée, concierge d'immeuble dans le XVe arrondissement.

La brûlure ressentie à la lecture de ces histoires intimes est bien loin de la froide objectivité à laquelle s'astreint l'historien. Pierre Veyne l'exprime très justement dans cette phrase citée par François Dosse dans sa biographie de Pierre Vidal-Naquet : « *Il faudrait distinguer soigneusement le devoir de faire comprendre le passé et le (pathétique) devoir de se souvenir. Car le passé n'est justement pas du souvenir : il n'est pas du vécu, il est repensé.* »

Cinq exercices de mémoire

Le plus littéraire : « Jeunesse », Pierre Nora

La guerre d'un enfant juif, échappant miraculeusement à une rafle, une histoire familiale pleine de fortes figures, son échec à Normale lié à l'émouvant récit d'un premier amour, une autobiographie terriblement romanesque.

Gallimard, 2021, 236 pages, 18 euros.

Le plus sociologique : « Jours anciens », Michel Winock

Longtemps après avoir raconté l'histoire de sa famille, dans *Jeanne et les siens*, Michel Winock a voulu revenir sur les pas de son enfance pour ressusciter un passé et un monde enfouis, mais qui « nous habitent de quelque manière »

Gallimard, 2020, 190 pages, 18 euros.

Le plus historique : « Le rocher de Süsten », Jean-Noël Jeanneney

Petit-fils d'un président du Sénat sous la IIIe République et fils d'un ministre du général de Gaulle, Jeanneney relate ses rencontres, ses voyages, et sa vision des événements survenus entre sa naissance en 1942 et 1982. Beaux portraits à la clé. Un second tome doit suivre.

Seuil, 2020, 426 pages, 25 euros.

Le plus militant : « Mémoires, La brisure et l'attente (1930-1955) » et « Le trouble et la lumière » (1955-1998) », Pierre Vidal-Naquet

Disparu en 2006, le spécialiste de l'histoire de la Grèce ancienne met l'accent sur ses engagements : les rapports au communisme, l'anticolonialisme, la guerre d'Algérie, la dénonciation du négationnisme. A compléter par la biographie de François Dosse, *Une vie* (Découvertes).

Points Seuil, 304 et 400 pages, 9,60 et 10,10 euros.

Le plus intimiste : « Et dans l'éternité je ne m'ennuierai pas », Paul Veyne

Avec un humour et une authenticité rare, l'immense historien ne cache rien des errances pétainistes de son père, de ses multiples amours, des complexes liés à sa malformation, de son cousinage mal fini avec le parti communiste ou de son rapport à Dieu : admirable.

Livre de Poche, 2016, 288 pages, 7,10 euros. Egalement inclus dans *Une insolite curiosité*, collection Bouquins, 1.096 pages, 32 euros.

Henri Gibier

<https://www.lesechos.fr/weekend/livres-expositions/quand-les-historiens-racontent-leurs-propres-histoires-1299716>